

CHAPITRE I

I

Cette femme ne s'autorisait ni n'autorisait à quiconque le moindre relâchement – la grasse matinée, les siestes, les pauses sur un banc de square, bon pour les feignants! –, à part peut-être une halte sur les chaises bleues de la Promenade des Anglais, face à la mer à regarder le balin-balan* de l'eau et encore sans mollir... Le temps pour elle de sortir son miroir, rajuster une mèche rebelle ou un rouge à lèvres coulant qui débordait un peu plus à chaque sortie et me rendait honteuse.

Elle me tirait par la manche quand j'insistais.

– Tu vas perdre ton âme à traîner, viens! C'est un signe de vieillesse comme la chute sur la chaussée ou la tache sur le chemisier. Ah, cette auréole! Le début de la décrépitude. Lorsqu'on laisse choir la nourriture sur soi, ma petite-fille, lorsqu'on manque sa bouche, alors...

Elle se lançait ensuite dans des tirades à rallonges sur le col du fémur que j'ai longtemps confondu, à en croire son frisson quand elle prononçait ce nom, avec un col alpin redoutable d'assaut!

J'avais rapidement pris le pli de ne plus la questionner, mes balbutiements d'essai s'étant révélés infructueux plusieurs fois de suite. J'écoutais ou faisais semblant, elle avait du public, se fichait du reste. Vestige de sa condition d'enseignante à laquelle s'ajoutait la solitude quotidienne.

Nous repartions bras dessus, bras dessous à travers les carrioles des marchands ambulants, leurs cornets et leur friture, ma grand-mère pesant de son demi-quintal sur ma faible épaule plutôt que de prendre une canne – la dernière des avanies!

Je n'ai jamais osé lui demander une glace ni une bugne malgré l'envie qui me titillait les papilles devant les bouilles dégoulinant de chocolat ou de vanille, les doigts enrobés de sucre fondu convoité par des guêpes gourmandes.

– Des calories superflues qui font les obèses!

* Balin-balan: va-et-vient.

J'étais sceptique.

Et d'ajouter, facétieuse, à ma barbe :

– Une noisette de plus pour l'écureuil, une !

– ...

Au meilleur de sa forme, nous nous déplaçons à pied, dans le cas contraire mais vraiment contraintes, nous prenions le bus – la grimpe finale s'avérant trop raide pour un souffle court –, le 22, celui qui traverse la ville de part en part de Saint-Antoine à Saint-Georges desservant les facs et les hôpitaux. Ma grand-mère serrait son sac contre elle devant certaines mines patibulaires qui s'amusaient à lui faire peur, presque fâchée quand on lui cédait sa place et n'acceptant l'offre qu'à contrecœur, la déclinant parfois.

– Tu vois comme je suis vieille !

Des relents âcres de sueur, de marée, de tajine s'échappaient des aisselles et des cabas, des coups de freins intempestifs ou des virages mal négociés entraînaient dans leur valse des grappes de marmousets exaltés non accrochés aux poignées. Nous étions ballotées, prises en étau. Des taloches pleuvaient suivies de chaudes larmes mêlées de morve placardée avec soin sur les robes longues des mères. Des travailleurs immigrés, las, maculés de plâtre et de peinture, la baguette à la main, rejoignaient leur ghetto de la Sonacotra, des HLM situés en haut de l'avenue de La Bornala où ils vivaient entre hommes.

J'arrivais déhanchée, pourtant heureuse, devant la grille de la maison après avoir embrassé sur le trajet ses copines de quartier sentant le fond de teint, la poudre de riz et la naphthaline – curieux mélange ! –, répondu à leurs interrogatoires d'usage juste les mots qu'il faut pour rester polie – elle a encore grandi, tu mesures combien, tu es dans quelle classe, tu travailles bien ? –, évité la morsure incisive de leurs teckels, ces « bourrelets en paletot » que j'imaginai déjà sous nos pieds ou nos portes et fenêtres.

Je m'essuyais la joue discrètement hors de la vue de ces dames effaçant le contact flasque et gluant où mes lèvres venaient de s'enliser. Je n'aime pas vraiment embrasser les vieux, sauf les miens, mais ma grand-mère était si fière de moi... J'avais décrété qu'ils pouvaient (que les enfants sont cruels !). Bizarrement aujourd'hui, tant d'années après, j'ai modulé mon jugement, c'est fou ce que les temps changent !

II

J'ai repris le 22 sans but précis, pour la nostalgie. Le chauffeur, la signalisation, l'itinéraire avaient changé, les vieux étaient moins vieux, avaient moins de rides, moins d'ostracisme, fleuraient l'eau de Cologne et la savonnette au jasmin, les jeunes manquaient de tenue, de civisme, de charité, exhibaient leur nombril *percé*, leur langage branché, leur énième MP. Dans cette promiscuité étouffante, des diables en culottes courtes matraquaient d'un revers de cartable ce qui passait à leur portée, sans mot d'excuse, tirant sur le « chingomme » ou soufflant dedans jusqu'à l'explosion de la bulle puis le recrachant en épiant négligemment l'instant fatidique où un voyageur infortuné poserait la semelle dessus.

Cette femme qui avait peur de tout pour ses proches – elle veillait tant que nous étions dehors; dès qu'elle entendait une sirène, nous étions passés sous une voiture, la mort nous guettait à chaque coin de rue, vite le 15 –, cette femme, éternellement sur le qui-vive pour autrui, affichait pour sa personne un stoïcisme d'acier.

Elle ne s'étonnait pas plus que ça de la tournure de son mal, on aurait dit qu'elle attendait qu'il finisse comme un orage sur l'été, au pis une pluie de novembre, pas de quoi changer ses habitudes et pourtant...

Cette femme qui refusait d'abdiquer, de se laisser aller – j'ai encore à faire avant de m'aliter, l'hôpital, non mais! Le printemps chasse l'hiver le plus rigoureux, n'oubliez jamais! –, jusqu'au bout s'est battue. Un pied dans l'au-delà, elle affirmait encore qu'elle allait bien.

Je suis sûre qu'au ciel, c'est un ange.

III

À peine le seuil franchi, le temps de se saisir d'un verre d'eau minérale, de préférence la Badoit (?), elle m'entreprenait sur le futur simple ou les fractions. Je n'osais refuser, d'autant que mes lacunes existaient tels des gouffres insondables et que Madame Buter, la directrice, avait écrit sur mon bulletin « connaissances à consolider cet été ». Elle ne me lâchait plus, le cahier de devoirs de vacances d'une main et des exercices de sa composition de l'autre.

– Lave-toi les mains, on dîne !

Le repas avalé – à l'heure des poules –, j'avais quartier libre. Je m'en allais téléphoner dans le jardin à mes parents et aux copines, jouer à la balançoire aux cordages douteux prêts à casser à chaque oscillation ou je m'attablais sagement à la salle à manger devant une réussite ou un rubik's cube.

– Tu peux essayer la vaisselle !

J'obéissais, pestais contre le torchon qui boulochait, rangeais de mon mieux sur les étagères surbookées avec la crainte omniprésente de déclencher un cataclysme.

Le moment du rituel arrivait enfin. Elle sortait les jolies tasses ourlées de bordeaux pour la sacro-sainte tisane, du thym parfumé cueilli dans la colline proche et séché par ses soins. Il y avait le dosage à faire, les temps d'ébullition, d'infusion à suivre, la façon de verser dans la passoire et de sucrer... J'en ai l'odeur collée aux narines si je ferme les yeux.

Quand du salon, elle lançait un sonore « tu peux servir », je comprenais : elle me confiait la préparation pendant qu'elle écoutait les informations régionales. Un honneur. J'en étais flattée.

Je préparais le plateau gris cinquantenaire représentant des faits d'armes, deux ailes de moulin vers le bas du tableau suggéraient une scène de Don Quichotte. Nous l'auscultions à la loupe croyant reconnaître Sancho, Rossinante, la mule chargée du maître blessé. Les tasses à fleurs bleues rescapées de plusieurs catastrophes naturelles, bien qu'ébréchées, continuaient à me faire rêver – dix sur douze et la totalité des soucoupes avaient péri dans les différents naufrages.

Grand-mère protestait pour la forme.

– Prends le plateau vert et les jolies tasses!

– Tu sais bien qu’ils n’ont pas d’histoire, ils sont trop neufs.

J’adjoignais le paquet de biscuits Brun, ma madeleine de Proust.

Dans les bons jours, j’avais accès à l’ordinateur avec la consigne stricte de l’éteindre correctement. Je me livrais alors à des séances photo : les poses ridicules arrachaient à Mémé un rictus improbable dispensable de commentaires. Je pense qu’elle redoutait cet appareil dont la maîtrise lui échappait.

– Lise, où en es-tu de ton livre? Tu m’as promis un résumé avant ton départ, nous sommes toujours d’accord, n’est-ce pas?

Devant de telles incitations, je ne pouvais que m’exécuter. Je respectais ma grand-mère, ne voulais la décevoir.

Je quittais à regret le PC et me plongeais dans la Bibliothèque Verte. De cette époque date mon amour pour la lecture. Plus tard, elle m’abonna à Sciences et Vie junior. La cata. Fallait en passer par là pour être une fille « comme il faut » ...

IV

À neuf heures précises, elle tambourinait à la porte de ma chambre. Un arôme subtil de café et de pain grillé remontait l'escalier.

– Bonjour, ma belle!

Elle m'embrassait. Je n'ai jamais apprécié ces fricassées de museaux matinales étrangères à mes mœurs et me laissais faire sans donner le change. Cueillie à froid au saut du lit, je ne suis pas à prendre avec des pincettes. Je bougonnais cependant un « mmmh » migraineux – dont j'usais et abusais – qui la cabrait visiblement mais qu'elle feignait d'ignorer. Brave femme! Jamais un mot plus haut que l'autre, même quand un bol valsait par terre, et c'était fréquent.

À la vue des tartines, mon minois chiffonné s'illuminait, émergeant des miasmes de la nuit, mon œil rond brillait, le malaise se dissipait, on repartait du bon pied.

Grand-mère sortait son arsenal au grand complet, du lait, du beurre, de la confiture d'abricot, du Banania, des céréales, du jus d'orange, des yaourts, des bananes.

– Merci, M'mé!

Je dévorais comme une ogresse affamée. Elle stoppait ma glotonnerie en débarrassant la table.

– Va donc voir les souvenirs!

Les chats des immeubles adjacents, nourris contre notre grillage par une âme bienfaisante, envahissaient le jardin, inondaient la pelouse. Je vous dispense de la suite peu délectable. J'étais chargée de repérer les dégâts, chasser l'animal au pas de course en poussant des psitt! ou autres ouste! effrayants rameutant les mégères en peignoïr aux balcons et nous couvrant de réputation sanguinaire. Manœuvre infructueuse. On parlait de poison, de rets. Ils étaient une kyrielle, des noirs, des blancs, des jaunes, des tigrés plus effrontés les uns que les autres, à nous narguer derrière leurs fines moustaches, évitant les projectiles en se marrant, la gueule fendue jusqu'aux oreilles. Cette attitude nous exaspérait, nous n'avons

cependant pas mis l'ombre d'un projet funeste à exécution! La nuisance s'éternisa.

Je rentrais de la bagarre vermillon, ébouriffée, hirsute.

– Tu as des habits sur la patère du couloir.

La baignoire coulait déjà. Je plongeais avec délice dans l'eau chaude, un bouquin à la main. Je prenais des douches d'ordinaire, la perspective du bain me ravissait mais rapidement on me rappelait à l'ordre, chrono à l'appui – ce chrono qui régentait la vie.

– Tu vas te ramollir, fille! Et puis, n'oublie pas, la femme de ménage ne saurait tarder. Je l'attends. Tu dois descendre chez l'Arabe. J'ai inséré la liste dans la pochette externe du porte-monnaie. Tu as une enveloppe pour Gracieuse*, le filet est suspendu au valet de nuit. Il y a l'appoint. Attention en traversant le carrefour, tu connais le numéro de téléphone d'ici, répète-le. Ah! pour le shampoing, adresse-toi à la blonde aux cheveux courts, le père Obombre est là pour la déco, enfin...

* Gracieuse: surnom de la boulangère qui ne l'était pas du tout.

Je prenais le loisir, la sachant occupée, de m'arrêter au petit square face à l'école. Si elle avait pu avoir une montre sans aiguilles comme la grand-mère de Charline, ma copine de classe! Je glissais, escaladais, me balançais.

– Bonjour, Lise!

C'est bien ma chance. Si cette Madame Sénéchal, la « concierge » du Monna *, moucharde, je suis fichue.

J'enfilais le boulevard Carlone, la boulangerie-où-le-pain-est-bon était spacieuse, claire, avec des vitres partout, j'admirais les gâteaux, les pissaladières, les pizzas, les pochettes-surprises, les bonbonnières maousses et les montagnes de sandwiches.

– Tu désires ?

– Un pain au lin.

La vendeuse, ce disant, pointe son index vers divers pains au lait.

– Lequel ?

– Je veux un pain au lin, Madame.

– Oui, j'ai bien compris. Quel format ?

Je m'armai de courage et m'entendis épeler dans une diction insoupçonnée L-I-N, L comme Lydia, I comme Icare, N comme Nicolas.

– Ah! OK. Padsouci-ça-marche!

Elle émit un glougloutement de dinde. Je rougis de ma témérité, la file s'allongeait derrière moi, c'est alors que je lui tendis l'enveloppe. Elle l'ouvrit, abasourdie, recomptant une à une les pièces de un, deux, cinq centimes, peinant à retrouver ses esprits et sa voix.

– Le compte y est.

Ni au revoir, ni merci, un faible cétaki sans conviction.

Les lignes arrière trépignaient, secouaient la tête d'un air qui en disait long. Il devenait urgent de prendre le large. Confirmés la mauvaise presse des pièces jaunes, leur classement dans les sondages. La raison? Un sou est un sou mais ceux-là, ils ont tout faux, le genre et la mine, parents pauvres sortis d'une escarcelle de sans-

* Monna : le Monnalisa est un des immeubles qui entourent la maison de Sido.

abri ou de chanteurs de rue – sauf le respect que je leur dois –, d’où l’accumulation dans les chaumières de cette ferraille méprisante et vile. Heureusement, il y a Bernadette!

Je remontais penaud le boulevard me demandant si je devais conter l’aventure ou la garder pour moi. Est-ce que j’aurais l’audace de renouveler l’expérience? Voilà que j’appréhendais le mardi.

La vitrine-des-Noires, the Black Beauty, exposait des postiches multiples et variés sur des mannequins en enfilade emmanchés de longs cous, une fillette se prêtait aux desiderata de sa mère. La coiffeuse démêlait patiemment les cheveux crépus au peigne fin, nattait, renattait. Je bénissais le ciel de m’avoir donné des « baguettes de tambour ».

À l’angle de la rue Saint-Honoré, Victor-le-Calabrais, un menuisier aux mains d’or, râblé et soupe au lait, que nous sollicitions parfois pour nos volets, portes et fenêtres, rabotait, sciait, clouait, mesurait. Un atelier big bazar, des copeaux, de la sciure, sur la blouse, les cheveux, les grolles, un amoncellement de planches, des meubles à restaurer, à construire. Et les porca pétan* lorsqu’il se fracassait les doigts avec le marteau! Et les effluves de vernis, de cire et de colle! Un vrai poème.

L’esthéticienne, en mal de chalandes, placardait des affiches publicitaires sur sa porte. Elle s’appelait Christine-Marie, me donnait des porte-clés, Mémé se faisait épiler chez elle. Son aquarium colossal et turbulent à la palette infinie presque irréaliste me subjuguait. Elle parlait avec amour « de ses poissons qui la reconnaissaient, du gros méchant noir qui avait tué des pitchouns, qui assassinait la nuit et qu’elle avait coincé en rappliquant aux aurores, de son cagantchou* élevé à la cuillère ».

La pharmacie venait d’être rénovée, agrandie, rutilait du sol au plafond. Les employés étaient nombreux, je cherchais la blondinette, ce fut un vétéran voûté, à la vue basse, équipé d’une prothèse auditive qui s’avança. Il était perdu, ne trouvait plus rien, retournait les tiroirs, remuait ciel et terre, tapait sur les stagiaires, les peintres, les livreurs qui ne semblaient pas s’en émouvoir.

Une créature callipyge et mamelue détachée à la va-vite d’un tableau de Rubens au douzième coup de minuit, pomponnée comme une star de ciné, m’intercepta.

– Que puis-je pour toi?

* Porca pétan: bordel de merde.

* Cagantchou: dernier-né.